



Autrefois,
le mois dernier

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires réservés
aux membres de l'association Les éditions du Chemin de fer,
numérotés de 1 à 100, constituant l'édition originale.

annie saumont

Autrefois, le mois dernier

documentation céline duval

/100

© Les éditions du Chemin de fer, 2009
www.chemindelfer.org
ISBN : 978-2-916140-49-4

les
éditions du
Chemin
de fer



Aujourd'hui le facteur – supposons – apporterait une lettre. Ou deux, ou trois. Moi ça ne m'intéresse pas tellement. Maman serait contente. Une seule lettre. Pour maman. Elle s'assiérait près de la fenêtre. Elle ouvrirait l'enveloppe avec le couteau à pain. Elle étalerait la feuille sur la table et elle lirait, une jambe croisée sur l'autre, sa main lissant le bord de la page.

Je me demanderais d'où vient cette lettre. Maman a commandé une robe et on lui propose des échantillons. Naïmé écrit qu'elle va bien. L'Office national des Forêts offre une indemnité si on quitte la maison —

Le facteur, ça l'arrangerait qu'on parte, on n'a pas souvent de lettres mais quand ça arrive il se plaint, la livraison lui rallonge sa tournée. Il est plutôt vieux, dans les quarante-cinq ans. Moi je monte des Brênes en 37'. En moyenne. Mon record est 35'27". L'année dernière j'allais là-bas au collège. J'avais passé l'âge mais j'apprenais encore un tas

de choses. J'aimais l'école. Et j'étais amoureux de la prof de français, mademoiselle Lucie. Pas un amoureux inquiet cœur battant. Un amoureux satisfait. Je marchais sur le sentier je chantonais en mâchant de la réglisse, joyeux même au retour de classe le samedi quand je savais qu'il me faudrait attendre jusqu'au lundi matin avant de revoir mademoiselle Lucie.

Chez nous maman questionnait, Ça va mon garçon ? Je répondais d'un signe de tête. Elle n'entend pas. Quand je suis en colère contre elle je lui dis merde pour me prouver que moi je ne crains rien, je dis merde à ma mère. Et aussitôt je la rassure. Ce n'est qu'un jeu elle n'entend pas. Elle a essayé de comprendre les mots sur mes lèvres. Puis elle ne s'est plus souciée que des travaux ménagers, ranger, préparer les repas, raccommoder les vêtements. Tout ça elle le fait bien. La soupe et les tourtes. Nettoyer, poser des rideaux. Parfois elle s'assoit à la table, un livre devant elle, et s'appuie sur les coudes. Elle peut rester plongée longtemps dans les romans et les documentaires. Quand elle reçoit une lettre elle la lit soigneusement, elle la relira le lendemain et encore une ou deux fois.

Je ne lui ai jamais envoyé de lettre parce que je ne l'ai jamais quittée. Depuis que mon père est mort elle ne s'est pas aventurée plus bas que les





Vandiargues. Moi non plus, je n'en ai pas envie. Naïmé offrait de m'emmener quelques jours à la ville. J'ai refusé, j'ai besoin d'air. C'est devenu pour moi une habitude de me lever de bonne heure et d'aller me balader près du torrent ou à travers bois. Le matin dans la forêt il y a les bêtes à fourrure qui s'éveillent.

La lettre est de Naïmé. Maman ne s'est pas installée à la table, elle est dehors près du mur de pierres sèches qui sépare le potager du torrent. Moi je me chauffe au soleil à présent qu'il est revenu après son absence de tout un hiver. Maman se tenait debout lisant, le facteur patientait pour savoir quel genre de nouvelles il apportait, si c'était triste ou gai.

Maman a souri au facteur. Elle a dit, C'est Naïmé. Elle va venir. Merci. Voulez-vous du café ?

Il n'en voulait pas. Il était pressé. Je me suis allongé sur les pierres, le soleil me brûlait le dos. Maman était agitée. Elle m'a dit que Naïmé amène à la maison la fille de ses patrons qui a été malade.

Je ne réponds rien. Je ne vais pas me lever pour griffonner sur un bout de papier je dirais quoi ? C'est embêtant une fille ici c'est compliqué. Mais si Naïmé a pris sa décision impossible de rien y changer. Naïmé a huit ans de plus que moi, dix

ans de moins que maman. Elle est l'enfant de mon père, d'un premier mariage, rien à voir avec maman qu'elle appelle par son prénom, Alicia. Elle n'en fait qu'à sa tête.

Maman est rentrée dans sa cuisine comme si elle devait tout de suite se mettre à frotter les vitres, battre des œufs pour un gâteau.

Moi je m'en foutais de la fille et des projets de Naïmé.

J'ai essayé pourtant d'écrire quelque chose à maman afin de l'aider à être heureuse. Mais au soleil je me sentais comme un roi et maman allait se lamenter, Cette baraque vieille et humide c'est pas un endroit où guérir. La fille, Laurence, fera la difficile. Maman finira par conclure en soupirant, On verra bien.

Elle a eu trente-quatre ans hier. Je lui ai cueilli un bouquet de colchiques qui sortent en grand nombre dès que la neige leur laisse un petit coin où éclore. Elle a fixé deux fleurs minuscules dans sa broche ornée d'une pierre bleue que mon père lui a offerte. Si mon père n'était pas mort il l'aurait conduite chez le médecin, elle ne serait pas sourde, elle et moi on discuterait.

Parfois je pense qu'elle joue la comédie. Nous étions auprès du feu buvant du tilleul après le dîner

quand il y a eu des coups à la porte. Elle a dit, Quelqu'un frappe, va voir.

D'abord je n'ai pas bougé. Je n'étais pas sûr d'avoir entendu. Et maman ? Comment pouvait-elle entendre ? On frappait de nouveau. Pas fort. Des coups réguliers, comme un léger roulement de tambourin.

Je me suis levé, je suis demeuré un instant près de la porte. J'ai ouvert brusquement. Il n'y avait personne. Et pas de vent.

J'ai dit, Personne.

Maman a murmuré, C'est ton père.

Mon père est mort il y a douze ans emporté par une avalanche en montant relever la hauteur de la neige au pic Josier.

Elle a dit encore, C'est ton père qui revient.

Le tilleul était froid. Je l'ai versé dans la cendre. Je n'aime pas trop le tilleul, c'est bon pour les nerfs.

Elles arrivent demain. Je me suis réfugié dans les bois ce matin pour ne pas salir la maison, maman a tout astiqué. Les bourgeons des bouleaux éclatent. Le sol est couvert de feuilles pourries que la neige cachait cet hiver. Je ne suis pas resté longtemps dans la forêt. Au bord du torrent, assis sur un rocher, j'ai trempé dans l'eau mes baskets très sales, demain Naïmé râlerait, quand j'étais

petit elle me donnait des claques. J'ai grandi je suis plus fort qu'elle. Maman ne m'a jamais battu. Elle est douce, elle sourit souvent. Aujourd'hui elle s'active, elle veut que sa cuisine soit un vrai palais.

La fille, où on la mettra ? J'écris, *La fille elle couchera où ?*

Maman répond, Dans ton lit, ça ne durera pas, tu dormiras à l'étable.

Si la fille n'était pas dans mon lit je dormirais volontiers à l'étable. Ça sent la paille et le mouton. Il y fait plus chaud que dans ma chambre. J'écris encore, *Elle aura froid.*

Maman a dit, tranquille, Tu lui prêteras ta veste de lapin.

Ma bonne veste que je mets l'hiver quand j'essaie d'aller vers la passe sans skis lorsque la neige est encore molle. J'enfonce dans la neige jusqu'aux cuisses, la neige si douce à regarder, on croirait s'envelopper dans un édredon et ça vous mord la bite on ne peut même plus pisser. Gelé jusqu'à mi-corps on trouve impec la tiédeur du poil sur les épaules.

Je devrai prêter ma veste à la fille afin qu'elle l'étale sur mon lit. C'est ma veste. Mon lit. Mon lapin. Bon, je prends mes affaires et monte vivre dans la cabane du col.

Non, J'irais si je n'avais pas besoin que quelqu'un me fasse à manger.

J'ai arraché un grand morceau d'écorce et dedans taillé une flottille. L'eau entraîne mes bateaux à toute vitesse vers les Oules. Là ils s'engouffrent en tournoyant sous les rochers. Une fois un homme est tombé dans les Oules. Un médecin qui était venu en vacances aux Brênes avec sa copine. Aspiré par le tourbillon, le corps écrasé contre les parois des marmites, il a disparu dans le gouffre. Elle hurlait. Puis elle s'est un peu calmée. Elle pleurnichait répétant qu'elle n'avait plus qu'à s'y jeter aussi. Elle s'est laissé emmener par les gendarmes et aussi le maire des Vandiarques monté aux Brênes chez des amis, le soir elle couchait avec lui. Tout le pays l'a raconté. Depuis ce temps je pense que les femmes sont plutôt dégoutantes.

Lundi Naïmé vient et elle amène la fille, elle dit dans sa lettre que Laurence est une brave petite. Maman et moi on était bien tranquilles. Quand j'écris sur un papier, *Je vais aux moutons ou aux pommes de terre ?* maman dit, *Comme tu voudras.*

Naïmé prétend que trop de liberté ça n'est pas bon, il faut qu'on me commande. Je ne peux pas imaginer maman me commandant de faire ci ou ça. Lorsque je monte aux moutons elle sait que je n'oublie pas de les compter. Elle m'approuve quand je cours les bois pour y chercher des champignons,

des plantes, des fleurs étranges et au printemps des petites bêtes perdues qu'on soigne elle et moi, qu'on élève au biberon.

L'automne dernier Naïmé a dit à mademoiselle Lucie que j'étais trop vieux pour aller au collège. Depuis j'apprends tout seul. Naïmé, lundi, grognera, Te voilà encore fourré dans les livres.

Au village des Vandiarques le plus gros village de la vallée – trois cents habitants – c'est la fête. J'y suis descendu par le raccourci qui évite le hameau des Brênes. Le raccourci des raccourcis que j'ai tracé moi-même à travers les buissons. En bas dans un camion d'épicerie surmonté d'un haut-parleur il y avait de la musique, les enfants autour du camion se disputaient les casquettes en papier. Des gars étaient assis sur le pont au-dessus du torrent, pas vraiment assis, les fesses à peine posées au bord du parapet. Ils se tiennent là chaque dimanche, ils regardent passer les femmes du village qui vont à la messe.

Le grand Gerblain, dix-sept ans et demi, m'a sifflé, T'es sorti de ton clapier ?

Les mecs qui m'entouraient ne sont pas comodes. Galanne, les deux Loubier, Enjoux. Je ne suis pas un froussard mais j'étais seul contre six





ou sept, des bœufs. Valait mieux pas tenter la bagarre. Quand les forces sont égales une bonne mêlée pourquoi pas ? C'est cool. Mais là j'ai dit — J'ai dit, Hum. L'air de rien.

Le Gerblain il me cherchait, Ce matin t'as manqué la messe. Si ta sœur savait ça — Elle a le béguin pour le cureton. On les a vus tous les deux dans les bois qui se tripotaient.

Des menteries. Naïmé est catho. Elle a le droit, non ? Enjoux a compris que j'allais gueuler. Il a crié, Suffit, dégage.

Un autre a dit, C'est pas un mauvais type. Et un autre, Faut le prendre dans la bande.

Galanne n'était pas chaud pour m'affranchir. C'est lui qui a inventé les règles. Il est le grand chef. Ses potes braillaient, Oui, on va l'initier.

Ça ne m'amusait pas trop. Ils se sont rangés en une file. Je devais me placer au bout derrière le Balard qui louche et obéir à leurs ordres. On s'est avancés comme ça jusqu'aux ruines de l'ancien moulin là où, après la cascade, l'eau recommence à être horizontale.

Les ruines sont un amas de pierres entassées n'importe comment mais dans un mur croulant il y a une petite porte noire qu'on atteint en escaladant le perron aux marches branlantes. Galanne a tiré de son blouson une clé rouillée. La clé tournait, on est entré dans la salle, la meule avait basculé

sur le sol. Plus de plafond ni de toit, dans la remise pour le grain le plancher était pourri, l'aîné des Loubier l'a traversé jusqu'aux épaules, pantalon déchiré, plein d'échardes sous la peau. Puis les gars ont enfourché les corbillons moisissés retournés autour de la meule. Moi je resterais debout le temps de l'initiation. J'ai dit, Traînez pas, j'ai mal aux pattes.

Alors ils m'ont bandé les yeux et ils me piquaient le cul avec une corne à mouiller les faucilles. J'ai répété les mots latins des pages roses du dictionnaire. Puis je suis monté sur la meule renversée, j'ai prononcé le serment. Le haut-parleur de la fête avait grillé. On entendait les chats-huants qui s'appelaient dans les mélèzes. La fête s'arrêtait pendant que les gens mangeaient la soupe. On s'était remis en file mais cette fois je pouvais me placer où je voulais sauf devant Galanne, le chef. On a continué jusqu'aux gorges. L'eau roulait avec un grand vacarme. Enjoux près de moi m'a hurlé dans l'oreille, Si c'était l'été tu te taperais l'épreuve. Je me demandais bien pourquoi j'avais accepté d'entrer dans la bande. Juste pour voir, j'imagine.

L'épreuve. Ils m'ont expliqué. On plonge dans le tourbillon près des vannes où l'eau est toujours noire. On poursuit au fond de la grotte, l'eau est glacée. Balard jure qu'en étendant les bras il a rencontré le squelette du médecin tombé là-haut

dans les Oules. Balard a été le dernier à subir l'épreuve, on ignore s'il dit vrai.

C'est le mois de mars, il fait froid, on ne m'a pas ordonné de plonger. Les gars ont jeté des cailloux dans le trou au centre du tourbillon.

Le garde montera la semaine prochaine à la maison forestière pour y passer la belle saison. A la fin de l'été il redescend au village des Vandiarques. L'ancien garde avait aux Vandiarques une femme et huit enfants. Cette année il a trouvé du travail à la ville. Un nouveau le remplace qui n'est pas du pays, qui décidera peut-être d'être sévère, de sauver les truites du torrent quand elles ne font pas la maille.

Le garde-forestier est notre voisin. On atteint sa maison en vingt minutes à peine. L'ancien venait souvent nous rendre visite. J'aimais l'accompagner lorsqu'il versait les truitelles dans les ruisseaux coulant à la fonte des neiges aux alentours du torrent. Et aussi inspecter avec lui les plantations quand la brume s'accroche aux branches basses.

Quelquefois on rencontrait un habitant des Brênes montant vérifier où étaient les chèvres. Celles qui couchent au pâturage l'été à force d'être libres deviennent un peu folles et les voilà qui s'en vont on ne sait où du côté du Paillol et se cassent

les pattes dans une crevasse. On a beau sonner de la trompe elles n'écoutent rien. Quand je vais cueillir le génépi sur la corniche au-dessus du lac elles me regardent avec des yeux stupides, un brin d'herbe baveux à la bouche.

Lorsque je monte au génépi j'emporte un bouquin. Le samedi mademoiselle Lucie échange les livres. Elle est sympa, je me demande pourquoi je n'en suis plus amoureux. L'amour ça s'envole et maintenant ça m'est égal que Jean-Pierre Loubier, le cousin du Loubier des Brênes, apporte des légumes à la prof de français.

La fille est là. Naïmé aussi. Elles sont arrivées hier par l'autocar qui chaque lundi grimpe jusqu'aux Vandiarques.

On est allés les chercher, maman et moi. Maman craignait qu'on soit en retard. Elle répétait, On va les manquer. Dans la voix une inquiétude, à croire que Naïmé pourrait avoir oublié le chemin. On était sur place avec une heure d'avance. On s'est assis sur un banc près de la boulangerie. Tous les habitants des Vandiarques s'arrêtaient, Alors Naïmé, elle revient ?

Maman devinait, répondait, Oui, et elle amène la petite.

Ils continuaient, C'est pour longtemps ?





Maman hésitait, hochait la tête. Je m'en mêlais, Oh une quinzaine.

Et toi, mon gars – disait la boulangère sortie sur le pas de sa porte – quand c'est que tu m'aides pour les tourtes ?

Je l'ai aidée à la Noël parce que son mari l'a quittée. Son père est vieux, il fait le pain mais pas les tourtes, un travail délicat. Au début j'aimais bien l'aider, on triture la pâte longuement on la roule on l'aplatit. Quand elles cuisent les tourtes sentent bon, les fruits éclatent. Le soir j'en ai mangé une toute chaude, un régal. Après ça, la boulangère a déclaré que j'étais beau garçon, elle m'a saisi par le cou en me fourrant ses cheveux dans les yeux. Elle disait des mots qui ne me plaisaient pas. Je n'y suis pas retourné.

L'autocar avait du retard. A présent nous étions seuls, les gens étaient rentrés chez eux. Enfin le car s'est pointé. Le fils aîné des Galanne, le militaire, est descendu. Puis la fille. Et Naïmé derrière. La fille est plus vieille qu'on pensait, elle doit avoir mon âge. Elle portait un sac à dos très gros. Naïmé aussi. J'ai pris celui de la fille. Naïmé portait le sien sans peine, Naïmé est très solide. Bientôt la fille a voulu me reprendre le sac, elle avait déjà la main sur la courroie. Maman a protesté.

La fille marchait devant. Elle cueillait des bouquets, elle en avait plein les bras, des fleurs des